



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Lucien**

Divisé En Deux Parties

**Lucianus <Samosatensis>**

**Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697**

Dialogues Des Courtisanes

**urn:nbn:de:hbz:466:1-45093**

cela seul eût suffi sans tout le reste, & t'eût empêché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAÏS. J'atans le tien pour voir ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est point de besoin, car nous voilà arrivez au Dipyle où se doivent terminer tous nos souhaits; & vous avez consumé le mien par la longueur des vôtres. Mais je ne m'en plains pas: car je n'aime point les félicitez en peinture, ni à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcherait trop, lors que je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contraints chez eux de jouïr celuy de faquin. En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre votre condition plus insupportable; & particulièrement à Timolaüs, de qui les aïles seront tantôt fondues comme celles d'Icare. Pour moy je ne veus de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire. Car qui eût jamais pensé que de telles chimeres fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes?

DIALOGUES  
DES  
COURTISANES.

*Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs défauts & leurs artifices, à l'imitation de Menandre, & des anciens Comiques.*

DIALOGUE  
DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Capitaine étranger qui est toujours si magnifique, & qui a cu-

retenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour ?

THAÏS. Il m'en souvient fort bien, c'est celuy qui fit la débauche avec nous, l'année derniere, à la Feste de Cerés; mais qu'a-t-il fait? car il semble que tu en veuilles dire quelque chose.

GLYCERA. Isante qui fait profession d'amitié avêque moy, me l'a débauché.

THAÏS. Et cela te pique ?

GLYCERA. Qui en doute? Je ne te cele point, que cela me touche sensiblement.

THAÏS. Je ne l'approuve pas non plus que toy; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enlever ainsi leurs Galans; de sorte que si j'estois que de toy, je ne romprois pas avec elle pour cela, non plus que Filis ne rompit pas avêque toy, pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a peu quitter pour elle, s'il n'est tout à fait aveugle; Quel charme a-t-il trouvé en des lèvres mortes & des jouës pendantes? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa tête chauve, & son grand col éfilé? En un mot je ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le soufrire.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a pris? C'est que sa mere est une forcierre qui se change la nuit en hibou, & va criant par les cimetières. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses sortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille se plument ensemble.

THAÏS. Comme tu l'as plumé, & en plumeras un autre; mais pour celui-cy: je te conseille de le laisser en paix, & de songer à d'autres conquêtes.

DIA

## DIALOGUE

DE MYRTIUM, DE PAMFILE ET  
DE DORIS.

MYRTIUM. **Q**UOY Pamfile ! tu te maries à la fille du pilote Hieron ! Et que sont devenus tant de pleurs & de soupirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner jamais ? As-tu oublié que je suis grosse de toy & toute prestee d'acoucher, qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane ? mais ne crains point que j'expose l'enfant ; je veus l'élever pour me consoler, particulièrement si c'est un fils, afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moy ? mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Cerés, & je n'avois garde alors de croire qu'elle me deût faire un si mauvais tour. Epluche bien, je te prie, tous ses défauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regards de travers ; Enfin elle est toute faite comme son pere, qui n'est pas fort beau comme tu sçais.

PAMFILE. Je ne puis plus long-tems t'ouïr parler d'une fille, que je ne sçay si elle est belle ou laide. Je ne sçay pas seulement si celui dont tu parles a une fille ; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit ; & je croy qu'il luy en est deu encore quelque chose. Que si je me voulois marier j'epouserois bien plutôt la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année dernière les Armées de la République, & qui m'est aliée du côté de ma mere. Dismoy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouver.

MYRTIUM. Quoy ! il n'est pas vray ?

PAMFILE. Que tu es fole ! Je croy que tu te

sens

sens encore de la débauche d'hier; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme; car estant alée acheter quelque chose pour mes couches, & faire des veaux pour moy à Diane, elle rencontra Lesbia qui luy dit. . . . Mais qu'elle te le conte elle-même, si elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puisse mourir si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en triant, & me dit: Hé bien Doris, vôtre Galant se marie! Et comme je faisois l'étonnée; Tu n'as qu'à passer par sa ruë, dit-elle, tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs, & entendras la musique.

PAMFILE. Et tu y as passé?

DORIS. Ouy, & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit, veritable.

PAMFILE. Je voy bien ce que c'est, tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir, Hé bien Pamfile quand veus tu quitter tes débauches? Voilà le fils de nôtre voisin qui se marie, qui est beaucoup plus jeune que toy, & tu t'amuses encore à entretenir des femmes? Je m'endormis à ce discours, & suis sorty aujourd'huy de grand matin; de sorte que je ne sçay ce qui s'est passé: mais ce que dit Doris, pourroit bien estre, hormis qu'elle a pris un logis pour l'autre; Que si tu ne me veus croire, envoye l'y une seconde fois, & tu trouveras ce que je dis veritable.

MYRTIUM. Ha Pamfile! tu me rens la vie, car je fusse morte de déplaisir.

PAMFILE. Ne crain pas que je te quite jamais, & encore en l'estat où je te voy maintenant.

## DIALOGUE

DE FILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. **E**S-TU fôle ma fille, ou si tu estois yvre hier, car Difile m'est venu voir ce matin en pleurant, & se plaignant que quoy qu'il te pût dire, tu te levais de table pour dancer, & comme tu vis que cela le piquoit pour le faire enrager davantage, tu t'alas assoir auprès de Lamprias & te mis à le caresser. Il dit même que tu te derobas la nuit, & alas coucher sur un petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visisses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quittée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias, avant qu'il fut arrivé; & qu'il commença à la caresser, quoy que je luy fisse signe qu'il s'arrêtât. Pour me faire plus de dépit il la prit par le col & la baisa si amoureuxment qu'il ne pouvoit retirer ses levres de dessus sa bouche. En suite il luy parla à l'oreille, & je vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de tems en tems en souriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Après qu'il furent bien las de s'entretenir, & de se baiser, Lamprias estant arrivé, je ne laissay pas de m'aler mettre à table auprès de mon infidèle Amant, afin qu'il n'eut point d'excuse. Alors Thais se levant commença à dancer, troussant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mon galand de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Difile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections, & disoit qu'elle avoit le pied, & l'oreille excellente, & que jamais il n'avoit veü mieux dancer. Cependant vous la connoissez; car vous l'avez veüe aux bains avêque moy. Si vous sçaviez alors comme elle fit la coquette. Elle me dit que je n'osois dancer de peur de montrer mes longues flutes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs

plusieurs autres choses, qui me piquerent si fort, que je sautay en place, & me mis à dancier aussi bien qu'elle. Cependant Difile regardoit en haut & ne baissa jamais la veüe, quoy que Lamprias fit tout ce qu'il peut pour me louer. Voudriez vous que j'eusse souffert tout cela, & que j'eusse laissé regner Thais en ma présence ?

LA MERE. Mais il n'estoit pas nécessaire d'aller caresser en suite Lamprias.

LA FILLE. Difile avoit bien caressé Thais, pour quoy n'aurois-je pas eu mon tour ?

LA MERE. Mais après, ne vouloir pas coucher avecque luy, & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit ; c'en est trop ma fille ; Que fussions nous devenues cet hyver sans luy ?

LA FILLE. Et pour cela je souffriray qu'il me méprise ?

LA MERE. Non, mais je ne le mépriserois pas aussi : car tu sçais que le mépris fait perdre l'amour ; D'ailleurs tu ne luy as jamais témoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche le plus un Amant. Pren garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gâtes tout.

## DIALOGUE

### DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. JE te prie Bacchis, si tu connois quelque Magiciene qui donne des breuvages pour faire aimer, de me l'amener ; car je donnerois tout ce que j'ay au monde, pour t'avoir Charmide, & pour faire qu'il eût autant d'aversion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy ! Charmide te quite pour elle, après avoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur party de la Ville ?

ME-

MELISSE. Il est vray Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle, chez un de ses amis.

BACCHIS. Jete plains Melisse mais encore d'où vient sa froideur?

MELISSE. De jalousie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée demander quelque argent que l'on devoit à son pere, il entra chez moy, sans me saluer. Et lors que je courus l'embrasser selon ma coûtume, il me repoussa, & me dit que j'allois caresser Hermotime, & que nôtre amour estoit si public que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre, & ne voulut point souper; Et comme je fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que je luy peusse dire, jusqu'à me menacer de se lever, & de s'en aler en plein minuit, si je l'importois davantage.

BACCHIS. Mais est-il vray que tu vois Hermotime?

MELISSE. Je ne sçay pas seulement qui il est; mais comme Charmide fût party, j'envoyay dès le point du jour ma servante au Ceramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Melisse aime Hermotime, & Hermotime Melisse.*

BACCHIS. C'est une piece qu'on luy a faite, pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoit de cette humeur. Si je le voy, je me moquerois bien de luy, & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre aux petites finesses de la jeunesse.

MELISSE. Où le trouveras-tu? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez un de ses amis tandis que ses parens le viennent chercher chez moy? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouvois trouver quelque femme de Thesalie que tu le ramenât par ses charmes.

BACCHIS. Je cõnois une Syriène qui fera bien ton fait: car elle fit revenir Fantias après son absence de quatre mois, comme je desespérois de le revoir.



MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilege selon leur coûtume, après que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut beau toute seule dans une coupe, mais il faut avoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy ?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. J'ay ses mules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une chéville, & fera dessus quelques suffumigations, \* \* Avec une torche allumée. puis elle jétera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein un miroir magique, elle le tournera de tous côtez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Fanius revint aussi-tôt malgré les remontrances de ses amis, & les pleurs de sa nouvelle maîtresse. Elle m'aprit aussi le moyen de faire hâyr; en marchant sur les pas de quelqu'un, méchant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche; puis disant, *Je te surmonte, & suis plus fort que toy; je l'ay éprouvé, & il m'a réussi.*

MELISSE. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme, & toy, Filine, \* prepare ce qu'elle a dit. \* Servante de Mélisse.

## DIALOGUE

DE CLEONARIUM ET DE LEÆNA.

CLEONARIUM. **O**N dit d'étranges choses de toy, Leæna; Que Mégille cette riche Dame de Lesbos, te cresse comme feroit un homme; Qu'en est-il? Tu rougis; Cela est-il vray?

LEÆNA. Il en est quelque chose.

Tom. II.

R

CLEO-

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses, je ne le puis comprendre; Tu ne m'aimes point; car tu ne me le celerois pas.

LEÆNA. Je t'aime plus que personne, mais j'ay honte de le dire; C'est une étrange feméle.

CLEONARIUM. Pensez que c'est quelque Tirbade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

LEÆNA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIUM. Conte moy comment elle te declara sa passion, ce que tu luy répondis, & le reste de cette aventure.

LEÆNA. Elle faisoit la débauche avec Démonasse de Corinte, qui est de son humeur, & elles m'envoyèrent querir comme une Musiciéne, pour chanter & jouier des instrumens pendant leur repas. Après avoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me métroient au milieu; ce que je n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lors que nous fûmes au liét elles commencerent à folâtrer, & à métre la main dans mon sein, non pas en riant comme font les filles, mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeuray toute interdite, ne pouvant deviner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur, ôta sa coiffure, & parut toute nuë, & la tête rase comme un Athlete; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veu, dit-elle, un plus beau garçon? Je ne vois point là, luy dis-je, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle, je ne m'appelle pas Megille, mais Megil, & voilà ma femme, montrant Démonasse. Je me pris à rire à ce discours, & luy dis; Quoy! tu nous as trompés si long-tems, estant homme & passant pour femme, comme Achille parmy les filles. Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais je n'en ay pas besoin; & si tu veus l'éprouver, tu trou-

veras qu'il  
& les mie  
je, comm  
me ce D  
pagne In  
esté femm  
passions &  
me fit pre  
estoit fort  
fit à la pass  
CLEO  
ment? car  
LEÆN  
ne m'est p  
rendre.

L  
DE CR

CROBY

que perdu  
un colier.

CORIN  
à celui de F

CROBY

que tu apr

mes; car t

moyen de

pere, nous

pû, de ce

nous n'avio  
le meilleur  
encore qu'i  
puis sa mo  
tu grande

veras qu'il ne manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermafrodite, luy dis-je, comme on dit qu'il y en a plusieurs, ou comme ce Devin de Thébes, dont m'a parlé ma compagne Ismenodore, qui devint homme après avoir esté femme. Non, dit-elle, mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit présent d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau; & m'embrassant, me baisa, & satisfit à la passion.

CLEONARIUM. Mais que fit elle, & comment? car c'est là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage; car il ne m'est pas honête de le dire, ni à toy de l'entendre.

## DIALOGUE

DE CROBYLE ET DE CORINNE.

CROBYLE. **E**T bien, Corinne, est-ce une chose si fâcheuse, de perdre son pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reste de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Filenis.

CROBYLE. Il sera tout semblable, mais il faut que tu aprènes maintenant à vivre avec les hommes; car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons subsisté du mieux que nous avons pû, de ce qu'il nous avoit laissé; car de son vivant nous n'avions faite de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable; mais depuis sa mort, nous avons vécu comme tu sçais en grande misere, & vendu piece à piece toute la

boutique, en atendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-je pour cela ?

CROBYLE. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une garce.

CROBYLE. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle, & auras de beaux Galans. Tu pleures, petite sôte ; Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des presens de tous côtez ? J'ay veu le tems qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vêtue comme une Princesse.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait ?

CROBYLE. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toujours propre & bien mise, témoignant beaucoup de douceur & de modestie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toujours la fille. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans amuser à les railler ni à les reprendre ; & lors qu'on la méroit de quelque partie, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïssent tant ; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & beuvoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'osoit boire tout son saoul, quand elle avoit soif.

CROBYLE. C'est alors qu'elle estoit plus retenue, de peur de faire quelque chose de mauvaile grace. Après, elle n'entretenoit que celui qui la menoit, sans rire comme toy à tout le monde ; & lors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit si sôte ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la dépense pour elle, qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuse & toy aussi ; car tu es plus belle & plus agreable qu'elle n'estoit : Songe seulement à conserver ton emboupoint & ta gayeré.

C

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celuy qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t-il que je caresse ceux cy, aussi bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours avoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la rue, Dieux ! qu'elle est brave & bien parée, & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne répons rien. Ne feras tu pas ce que je dis ? Ouy, je le sçay bien ; car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain, si par hazard ton Galant revenoit ce soir, comme il l'a promis.

## DIALOGUE

DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. **N**Ous sommes trop heureuses, ma fille, si nous trouvons toujours un Galant comme celui cy. Quoy ! depuis deux mois, qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si je suis jamais le maître ! Si je puis avoir du bien, tout sera à toy, & autres choses semblables ; mais pour de l'argent ou des presens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums. Croit-il nous payer toujours d'excuses & de reverences. C'est faire l'amour à bon marché.*

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois ; Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis

ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fût vendue, & que l'argent fût dissipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes, & tout cela, sans m'en parler!

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais; Et si-tôt que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous sçavez que c'est le meilleur party de la ville; Puis il est beau, jeune, galant, de bonne maison; Que voulez-vous davantage?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loage de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, se contentera-t-on de cela? & sera-ce assez de dire, atandez, s'il vous plaît, que le pere de Charea soit mort? N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans-d'oreilles?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non; mais elles sont plus sages, & ne prént pas pour argent contant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prêts à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posséder une nuit, tu fus si lâche que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Charea, pour faire entrer un je ne sçay qui?

LA MERE. Mais, ce je ne sçay qui, avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nôtre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu?

LA FILLE. Charea jura de le tuër & moy aussi, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

LA MERE. Ha! c'est trop, ma fille, d'estre à même tems gueux & jaloux; Il faudra donc pour luy obeir, que tu viyes comme une Prêtresse

de Cerés. Mais à propos, c'est aujourd'huy la feste de cette Déesse, t'a-t-il envoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez vous qu'il fasse, il n'a pas un sou ?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'invention ? N'en scauroit il excroquer à son pere ? Que ne menace-t il sa mere d'aler à la guerre ? Pleût à Dieu qu'il fût déjà si loin, qu'on ne le revît jamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours jeune, ou que sa passion dure toujours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera-là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je scay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime presentement, & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venue ; mais atan un peu. Dieu veuille que je m'abuse, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.

## DIALOGUE

### D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**Uoy Ampélis ! si l'on n'est jaloux, & qu'on ne bâte & tempête, on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que des jeux d'enfant ; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivé à son periode. Sçache donc que ton Galant t'aime, puisqu'il te traite de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

R. 4

CHRY-

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me bâte toujourns ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit , pourquoy s'en méroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie : Pour avoir loüé en sa présence le fils d'un Banquier , il a mal à la tête.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & les presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Atan , il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veus-tu que je te die ce que je fis un jour à un Galant , dont la passion commençoit à se refroidir. Je luy fermay la porte , & en fis entrer un autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desespéré : mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs , & à ne plus découcher d'avéque moy. Cependant sa femme croit que je l'avois enforcélé , & que je luy avois donné un breuvage pour me faire aimer ; mais tout ce breuvage n'estoit qu'un peu de jalousie mêlée bien à propos. Use de cette recette , & tu t'en trouveras bien ; J'ay deux fois ton âge , & sçay mieux que toy comme il se faut gouverner.

## DIALOGUE

DE DORCAS, DE PANNYQUIS, DE  
FILOSTRATE ET DE POLEMON.

DORCAS. **N**OUS sommes perduës , ma  
Maîtresse , Nôtre Capitaine est  
de retour avec un équipage de  
Prince , & tout le monde le va voir , & luy fait  
la reverence ; J'ay trouvé Parmenon à qui j'en  
ay



ay demandé des nouvelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela ? C'est bien débuté ? Tu devois joindre les mains en le voyant, & rendre grâces aux Dieux de ce qu'il estoit revenu en bonne santé ; luy dire que je ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maître, & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi ; mais je voulois rapporter simplement ce qu'il m'avoit dit ; car je commençay d'abord. Ah Dieux ! Parmenon, je croy que les oreilles vous ont bien corné en vôtre absence ; car nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Ma Maîtresse estoit si triste, qu'elle ne vouloit voir personne ; & elle estoit plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque Courier qui disoit qu'on s'étoit bätu.

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En-suite je luy dis ce que je vous viens de dire ; & il me répondit, qu'il en estoit encore plus qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy ! sans dire auparavant que son Maître pensoit toujours à moy ; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable ; mais le principal est, qu'ils sont revenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nipes. Parmenon même avoit au petit doigt un gros rubis taillé à facètes, qui jétoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs proïesses, pour me hâter de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous avissiez à ce que vous avez à faire. Car Polemon viendra icy, si tôt que la foule fera écoulée ; & s'il y trouve Filostrate, je ne sçay ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention ; car tu sçais que je ne le puis chasser, après ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il

m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans une si haute fortune, il est dangereux; cars'il vouloit tout tuër quand il n'avoit rien, que sera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

**DORCAS.** Voila Filostrate & luy, qui arrivent à même tems par divers endroits.

**PANNYQUIS.** Ah Dieux! nous sommes perdus. Je voudrois estre cent piez sous terre; car je ne sçay que faire, ni que dire.

**FILOSTRATE.** Et bien Pannyquis ne ferons-nous pas la débauche ce soir?

**PANNYQUIS.** Vous me perdez, Filostrate. Bon jour, Polemon, je suis ravie de vous revoir, après une si longue absence.

**POLEMON.** Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! je voy bien ce que c'est; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence; J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour apprendre plutôt vôtre honte & la mienne. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes-vous, le beau fils?

**FILOSTRATE.** Qui és-tu, toy-même?

**POLEMON.** Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a mérité.

**FILOSTRATE.** Et moy, Filostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le mérité; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

**POLEMON.** Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

**PANNYQUIS.** Que feray-je, Dorcas?

**DORCAS.** Il n'y a point d'aparence de demeurer avec Polemon irrité, Rentrons.

**POLEMON.** Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois; car après avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuni. Moy qui vange les queréles des autres;

D  
tres; ne v  
fay avance  
gauche; n  
ste sur les  
épaules.

FIL  
croit-il n  
bien la mi  
peinture,  
quelque m

POLE  
nous verrà

FIL  
pour me de  
pierre, d'

DE

QUELID

DRO  
venir.

QUE  
mes amis;

DRO  
de tous les

QUE  
toujours pe

mener avec

DRO  
drois avoir

QUE  
DRO  
bougeois de

tres;

tres; ne vängerois-je pas les miennes? Parmenon, fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en tête les mieux armez, & le reste sur les ailes, avec un gros de réserve à leurs épaules.

FILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron? croit-il nous épouvanter de paroles? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais veu la guerre qu'en peinture, & d'estre toujourns demeuré renfermé dans quelque méchante garnison.

POLEMON. Tu le sçauras tantôt, lors que tu nous verras aux mains.

FILOSTRATE. Je ne veus que ce petit laquais pour me défendre, & pour t'empêcher à coups de pierre, d'entrer.

D I A L O G U E  
DE QUELIDONIUM ET DE  
DROCE.

QUELIDONIUM. **D**'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias?

DROCE. C'est son Maître qui l'empêche d'y venir.

QUELIDONIUM. Qui? Diotime. Il est de mes amis; si tu veus je luy en parleray.

DROCE. Non, c'est Aristenet, le plus débauché de tous les Filosofes.

QUELIDONIUM. Quoy! ce vieux Barbon, toujourns pensif & melancolique, qu'on voit se promener avec ses Echoliers au Pœcile?

DROCE. Oüi, ce glorieux Pedant, que je voudrois avoir veu traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela?

DROCE. Je ne sçay; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y est en-

en-

entré. Cependant, j'ay envoyé ma servante à sa découverte, qui m'a raporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec son Maître; mais si-tôt qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la vetie, sans plus tourner la tête de son côté, de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel estat penses-tu que je fus alors? Tantôt je m'imaginois qu'il estoit amoureux d'une autre; Tantôt qu'il estoit piqué contre moy; Tantôt que son Pere luy avoit défendu de me voir: mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien, lis le toy-même.

QUELIDONIUM. N'y a-t-il rien de secret?

DROCE. Non, que tu ne puisses voir.

QUELIDONIUM. Il est assez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la hâte. BILLET DE CLINIAS A DROCE. *Les Dieux me sont témoins, ma chere Droce, que je t'ayme plus que moy même, mais Aristenet à qui mon Pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit par tout, & ne me préche que la Vertu, pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si je le veus croire: mais je ne trouve point de plus grande felicité, que de te posséder. Vis contente, & n'oublie jamais ton CLINIAS.*

DROCE. Que dis-tu de cette lêtre, Quelidonium?

QUELIDONIUM. Que la fin laisse quelque esperance.

DROCE. C'est ce qu'il me semble: mais cependant, je meurs de dépit & d'amour. Au reste, j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes; jusque-là qu'il a menacé d'en donner avis au Pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le faloit bien faire boire.

DROCE. Je l'ay fait aussi, & suis asseurée de luy; car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Droce, tout ira bien; Je feray écrire aux lieux où le Pere se  
pro-

promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciple; ce qui joint au raport du laquais, fera sans doute quelque effet.

DROCE. Mais comment pourras-tu écrire cela, sans estre aperceüe ?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les parois du Ceramique.

DROCE. C'est bien dit; joins tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

## DIALOGUE

## DE TRYFENE ET DE CHARMIDE.

TRYFENE. **C**OMMENT! après avoir donné de l'argent à une fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupirer; & outre cela, avoir révé pendant tout le repas? Pour qui soupirerez-vous, Charmide; Ne me le celez point, que j'apprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryfene, je le confesse.

TRYFENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy; car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous vous estes bien envelopé de la couverture. Mais encore, quelle est cette cruële? peut-estre que je vous y pourray servir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYFENE. Son nom?

CHARMIDE. Filematium.

TRYFENE. Laquelle, car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nôtre General, qui est la plus jeune; & une autre déjà vieille, qu'on nomme le Trébucher.

CHAR-

CHARMIDE. C'est ce Trébuchet qui m'a pris.

TRYFENE. Y a-t-il long-tems, ou si vôtre amour ne fait que de naître ?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la première fois que je la vis.

TRYFENE. Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides ?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt-deux ans !

TRYFENE. Mais à qui croirez-vous plutôt, à ses sermens ou à vos yeux ? Voyez vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples ? Que si vous l'aviez veüe toute nuë.

CHARMIDE. Elle ne me l'a jamais voulu permettre.

TRYFENE. Avec raison ; car elle a le corps marqueté comme un Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez ? Vous estes à plaindre, Charmide ; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise ?

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit ; car tu scais l'avarice de mon Pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival ; de sorte que je ne te cele point que c'est pour la faire enrager que je t'ay envoyé querir.

TRYFENE. Vrayement je vous ay bien de l'obligation. Si je l'eusse sceu. . . . Mais je me vai lever, aussi bien est-il déjà jour.

CHARMIDE. Non, mon cœur ; car si cela est, je n'en veus point d'autre que toy.

TRYFENE. Demandez-le à vôtre Mere, qui peut l'avoir veüe au bain. Car pour son âge ; vôtre grand mere vous le pourra aprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur ; Orons tous ces obstacles qui nous empêchoient de nous toucher ; Je dis Adieu pour jamais à Filematium.

## DIALOGUE

DE JOESSE, DE PYTHIE, ET DE  
LYSIAS.

JOESSE. **T**U te moques de moy, Lysias, & avec raison; parce que je ne t'ay jamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à dérober ton Pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais je t'ay receu d'abord, sans que tu m'ayes rien donné. Cependant, tu sçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. Premièrement Eteocle, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes camarades, \* qui est nouvellement enrichi de la succession de son Pere; le tout, pour te posséder seul comme un Adonis. Car insensée que je suis, je croyois à tes sermens, & vivois en Penelope pour ton sujet, malgré les reproches de ma Mere. Cependant, comme tu me vis bien éprise de ton amour, † tantôt tu loüois en ma presence l'une de mes compagnes, tantôt tu faisois des carettes à une autre, pour me faire dépit; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient il de la débauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fites venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy: mais combien fis tu de carettes muêtes à l'autre? tantôt luy faisant signe des yeux que tu alois boire à sa santé, tantôt disant à l'oreille à ton laquais, qu'il ne donnât à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantôt luy jectant des fleurs, tandis que son Galant regardoit d'un autre côté, & elle les métoit dans son sein, après les avoir baisées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoy fais tu cela? t'ay-je offensé en quelque chose? ay je fait quel-

\* Or, de ton âge.

† Avoir en un enfant de toy.

quelque faveur à d'autre qu'à toy ? Vis-je pour autre que pour toy seul ? Croy-moy , ce n'est pas une grande victoire , que de triomfer d'une fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser une personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront , & ne laisseront point ton crime impuny Tu me regréteras un jour , lors que je seray morte de desespoir Pourquoy grinces-tu les dents ? & me regardes-tu de travers ? Dy ce que tu as sur le cœur , j'en feray juge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me répondre ; Regarde , ma Compagne ! comme il me traite.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare , pour n'estre pas touché des larmes d'une Maîtresse ! C'est toy Joësse qui l'as perdu , en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus fine & plus retenuë ; mais si tu m'en crois , tu cesseras de te plaindre ; & le bâniras de ton logis & de ton cœur.

JOËSSE. Ne m'en parle point , je ne le puis faire.

PYTHIE. Le voilà qui revient.

JOËSSE. Ah tu m'as perduë ! sans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que je retourne , Joësse , n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne , de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy ; car tu m'es trop indifferente , pour faire quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir ; car j'eusse publié par tout ton incivilité.

LYSIAS. Dy moy , Pythie , voudrois tu que je souffrisse une infame ; qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy , après l'avoir trouvé couchée avec un Galant ?

PYTHIE. Quand cela seroit , Lysias ; tu scais la fragilité du sexe , & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fût-ce que cela arriva ?

LYSIAS. Chez elle même. Car comme mon Pere ayant découvert mon amour , eut fermé la

porte du  
emporté  
l'aide de  
vis dou  
& entrain  
entre les b  
point men  
tous deux  
JOËS  
dormois.

PYTH

JOËS  
que j'avois  
sence.

LYSI

Luy font-i

JOËS

nere mala

décoife, p

jaloux, ve

LYSIA

voit point

seulement.

JOËS

ne crains-

tour ?

LYSIA

& que Pyth

conciliation

JOËS

de tout le n

PYTH

à personne

Tom.

porte



porte du logis, avant que de se coucher, & en eut emporté la clef, je montay par dessus la muraille, à l'aide de mon laquais; & me rendant chez elle, j'ouvris doucement sa porte, parce que je sçavois le secret, & entrant dans sa chambre, je la trouvay endormie entre les bras d'un jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon épée, je les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

JOESSE. Voilà le beau fils entre les bras de qui je dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

JOESSE. Pourquoi non, c'estoit elle-même que j'avois priée de coucher avêque moy en ton absence.

LYSIAS. A d'autres, il n'avoit point de cheveux; luy sont-ils crus en un jour?

JOESSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa dernière maladie. Je te prie, Pythie, souffre que je te décoife, pour luy faire voir son impertinence; Tien jaloux, voilà mon Galant.

LYSIAS. Qui n'y eût esté trompé? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & je touchay seulement sa tête de la main.

JOESSE. Hé bien! me crois-tu à présent? & ne crains-tu point que je te fasse enrager à mon tour?

LYSIAS. Non; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a servy à nôtre reconciliation.

JOESSE. Je le veus, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Pren garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as veu.

## DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUENIDAS,  
ET D'HYMNIE.

LEONTIQUE. **C**onte luy un peu, Quenidas, comme au combat contre les Galates, je m'avancay hors du front de la bataille, monté sur un superbe cheval, & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis, que jamais personne n'osa se presenter devant moy. Dy comme ensuite je tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie, & le perçay luy & son cheval; Puis tournant sur l'Infanterie, qui s'estoit ferrée en un gros bataillon pour me faire tête, je passay sur le ventre de sept des principaux Officiers; & d'un revers fendis la tête avec l'armet à un Colonel, & fis une large voye à ceux qui marchoiert sur les pas de ma victoire.

QUENIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défites en Paflagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison; car outre son énorme grandeur, qui l'eût pû faire passer pour Geant, il défit seul toute nôtre Armée, avec un courage invincible; & cependant tu scâis comme je me presentay devant luy, quelque effort qu'on fit pour me retenir.

QUENIDAS. Je ne vous cele point que j'eus peur alors; mais vôtre resolution me rassura, & le souvenir de vos Triomfes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cet estat glorieux, tout couvert d'armes brillantes?

QUENIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon écu, sans m'ébranler non plus qu'un rocher, mais je le perçay d'outre en outre avec la mienné; Puis sautant légèrement en

terre, j'  
d'épée,  
toit sur

HY

jen'ay p

LEO

si je suis

amour.

HY M

porter la

LEO

vois veu

de pouffie

HY M

devant m

& sur tou

en deux a

LEON

choses que

HY M

qui tremp

ris; mais

de voir tu

ploits; &

logis. Sui

nel, qui t

LEON

elle s'eu va

QUEN

aller cont

coups pâli

LEON

meur par l

QUEN

vous aider

porter au

LEON

de de reve

QUE

terre,

terre, je luy separay la teste des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui degoutoit sur mes habits.

HYMNIÉ. Ha Dieux ! vous me faites horreur ; je n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crain point, ma mignonne ; si je suis un Mars à la guerre, je suis un Adonis en amour.

HYMNIÉ. Il me semble que je vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'avois veu les armes à la main, tout couvert de sang & de poussiere ?

HYMNIÉ. Je m'enfuirois ; & je pense déjà voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendîtes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible ! je ne dis ces choses que pour te rejoüir.

HYMNIÉ. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui trempent leurs mains dans le sang de leurs maris ; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, je frissonne au recit de vos exploits ; & tandis qu'il fait jour, je m'en retourne au logis. Suivez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Arrête, arrête, Hymnié. Quoy ? elles s'en va, j'ay beau la prier.

QUENIDAS. A quoy pensez vous aussi, de luy aller conter ces extravagances ; je la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur par la défaite de ce Geant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos loüanges.

LEONTIQUE. Suy-là, Quenidas, & luy persuade de revenir.

QUENIDAS. Que voulez-vous que je luy die ?  
S 2 Qu'il

Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit, & que c'estoit pour luy faire peur ?

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QUÉNIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement ; Il vous faut resoudre à perdre vôtre maîtresse, ou la gloire de vôtre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes extrémités. Dy luy ce que tu voudras, pourveu que tu la ramenes.

DIALOGUE

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**U me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avêque toy ; mais lors que j'estois riche, j'estois ton tout & ton favory ; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me confidere plus.

MYRTALE. O les grands presens que tu m'as faits ! Veus-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? Premièrement, des escarpins de Sicyone, qui valent environ deux dragmes ; & pour cela tu couchas avêque moy deux nuits ; puis une boîte de parfums, lors que tu revins de Syrie. Que veus-tu que nous métions pour cela ?

DORION. Elle coûtoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis, jete donnay aussi une petite casaque de Matelot, qu'un Pilote avoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray ; mais il la reprit en Sicyone, après m'avoir bien froté, croyant que je la luy avois dérobée. Outre cela, je t'ay raporté des oignons de Cypre, avec un cabas de figues, & un fromage de Cythie ; sans parler de huit pains de Navire que je t'ay donnez, & des pantoufles de Patare, ingrate ?

MYR-

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'est toujours beaucoup pour un pauvre homme comme moy, qui en ma vie n'ay donné à ma propre mere, la valeur de la teste d'un oignon. Après, j'ay mis pour toy une dragme d'argent aux pieds de Venus, au jour de sa Feste; & en ay donné deux autres à ta mere, pour avoir des souliers, & de tems en tems quelques sous à ta servante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues.

DORION. Je ne serois pas Matelot, si j'estois riche, mais je voudrois bien sçavoir ce que ton usurier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la jupe & le còlier que tu vois.

DORION. Ha! jet'ay veu le còlier, ne ments point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as veu, estoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans d'oreilles, avec un tapis, & a payé le loüage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un âne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galant, & te fasse la grace d'avoir de sa race; Pour moy, je trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans d'oreilles & des còliers de pierres.

MYRTALE. Ha que celle qui te possèdera sera heureuse! quand tu luy rapporteras tes beaux presens. Adieu mes pantouffes de Patare, mes oignons de Cypre, & mes escarpins de Sicyone.

*DIALOGUE**DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.*

*COCHLYS.* **Q**U'AS-TU à pleurer, Parthenice? Qui t'a ainsi maltraitée?

*PARTHENICE.* L'Amant de Crocale, qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres: puis me bailla un soufflet de rage, pour estre venuë chez elle à la priere de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy; car il le traina par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poin; de sorte que je ne sçay si le pôvre homme en pourra échapper.

*COCHLYS.* Estoit il fou ou yvre, de faire ces insolences?

*PARTHENICE.* C'estoit jalousie; car sa maîtresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long tems; & comme ils soupoient ensemble, ce malheur-là arriva.

*COCHLYS.* Conte-moy la chose plus particulièrement.

*PARTHENICE.* Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se preparoit à danser au son de la flûte, on ouït tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer aussi-tost ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que je viens de dire. Crocale se sauva chez une de ses voisines, & ils me traiterent de la sorte que tu vois, dequoy je me vai plaindre à mon maistre; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

*COCHLYS.* Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là; ils font les Grands & les fanfarons: mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un sou, & vous re-

LA  
mètent tou  
ver: aussi  
chez moy;  
Courtant d  
maléaux; q  
bourse.

LA

C'est l'Histe  
qui

L

C E m  
stin  
à po  
mille forme  
en fumée co  
que ç'a esté  
illustre Affe  
déroba sa m  
que je te vo  
crier, Ah l  
nous fait fa  
que toy, à  
point de da  
estre déchir  
par ses chie  
donc l'Hist  
l'Auteur,  
chyle ni Se  
j'aperceus  
Hilofose C  
contre tou  
choit tout

métent toujours à la montre & au quartier d'hiver ; aussi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy ; & j'aimerois mieux un Matelot , ou un Courtaut de Boutique , que tous ces fendeurs de naseaux , qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.

## LA MORT DE PEREGRINUS.

*C'est l'Histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe, qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques.*

LUCIEN A CRONIUS.

**C**E malheureux Peregrinus a eu le même destin que le Protée d'Homere , dont il aimoit à porter le nom. Car après s'estre changé en mille formes , à la fin il est devenu feu , & s'en est allé en fumée comme Empedocle ; avec cette différence , que ç'a esté à la veüe de tout le monde , & dans la plus illustre Assemblée de la Grece ; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que je te voy éclater de rire à cette nouvelle , & t'écrier , Ah la grande folie ! & que l'amour de la gloire nous fait faire d'extravagances ! J'en ay dit autant que toy , à la vuë de ce spectacle ; mais tu ne cours point de danger pour cela , au lieu que j'ay failly à estre déchiré par les Cyniques , comme Acteon le fut par les chiens , & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'Histoire de cette Tragedie ; Tu en connois l'Auteur , & sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ni Sofocle. Lors que je fus arrivé à Elide , j'aperceus en passant par le lieu des exercices , un Philosophe Cynique , nommé Theagene , qui crioit contre tout le monde , selon leur coûtume , & prêchoit tout haut la vertu. Ensuite , il vint à tomber